

TEMPERATURE

Table with 2 columns: Fahrenheit and Centigrade, showing temperature readings for various times of day.

UNE Grande entreprise EN LOUISIANE.

La Louisiane a été considérée longtemps comme un des Etats les plus arriérés de l'Union. C'était alors la grande époque des colossales entreprises industrielles et manufacturières qui, tout d'abord, avaient fait la richesse du pays.

Dans un pareil état de choses, un Etat purement agricole comme la Louisiane devait faire assez triste figure. On n'aurait pu se fier à ses initiatives, on ne voyait pas se multiplier les ateliers.

Pen à peu, cependant, la matière première s'épuisait dans ces régions et ne suffisait plus à l'alimentation des fabriques qui s'étaient multipliées outre mesure.

La Louisiane allait devenir la grande productrice de riz du Nouveau Monde. Les spéculateurs, restés indifférents jusqu'à ce moment, s'émerveillaient et se mirent à l'œuvre.

Ces vastes terrains vont être divisés en petites fermes consacrées à la culture du riz et du coton. Il va sans dire qu'il s'y prépare d'immenses travaux d'irrigation.

transformer cette partie de la Louisiane et faire des paroisses Terribonne et Lafourche le posséder d'une bonne partie de l'Europe. Les travaux de creusement des canaux sont déjà commencés.

L'irrigation une fois achevée, nous serons sûrs que les fermiers, petits et grands, vont affluer dans cette région, et en quadrupier la production et la richesse.

LA GUERRE

Canal de Panama.

Nous voici presque à la veille de l'ouverture du Congrès de la Colombie. A mesure que s'approche cet événement qui peut avoir les plus graves conséquences, non seulement pour la Nouvelle-Orléans et les Etats du golfe, mais pour le monde entier, on s'inquiète de plus en plus de savoir si, oui ou non, le traité qui concède aux Etats-Unis le droit de construction du Canal de Panama, avec une langue de terre, en vue de protéger les travaux pendant la période de construction et le transit, quand il sera achevé et livré au public des deux mondes, sera stérile.

Jusqu'à présent nous n'avions sur ce sujet que des idées assez vagues, et les populations étaient portées à croire que la Colombie ne s'opposerait pas à la ratification du traité. Malheureusement, il n'en est plus de même, maintenant. Les populations de cette République se laissent aveuglément diriger par les politiciens du pays; or ces politiciens ne voient en toute cette affaire qu'une étroite question d'intérêt local, pour ne pas dire d'intérêt personnel.

Il va tout plus loin encore. Ils s'efforcent de traîner les négociations en longueur, afin de faire périmier les droits de la compagnie française et de s'emparer des quarante millions qui reviennent de droit à cette compagnie.

Il résulterait de toutes ces intrigues qui se croisent à Panama, une suspension indéfinie et peut-être l'abandon complet du projet. Il est clair que les Etats-Unis ont fait tant de frais et ont obtenu un traité qui ne peut que tourner au profit de toutes les nations maritimes, ne peuvent se laisser victimiser par ces intrigues. Ils protesteront, ils réclameront, ils exigeront la mise à exécution du traité. De là, des démonstrations, des troubles qui peuvent prendre des proportions regrettables.

C'est là où nous allons directement, car il est à peu près certain que le congrès colombien ne votera pas en faveur de la ratification. Les districts qui longent la ligne du canal projeté comprennent assez bien la haute valeur de l'entreprise et sont en faveur du traité, mais ils sont en minorité dans le Congrès. Les districts de l'intérieur, qui sont fort peu éclairés, lui sont au contraire une guerre acharnée et forment la majorité. Il faut donc s'attendre au rejet avec toutes ses conséquences.

C'est là qu'en est la question,

à la veille de l'ouverture du Congrès de Colombie. L'avenir n'est pas gai, comme on le voit. Il faut nous attendre à quelque secousse ou tout au moins à un ajournement indéfini, presque aussi désastreux que la guerre.

LA SITUATION DANS L'Extrême-Orient.

Si l'on s'en rapporte aux nouvelles qui nous arrivent tout à la fois de l'Europe occidentale et de l'Extrême-Orient, il est difficile de se faire une idée juste de la situation en Chine, et de la portée des événements qui s'y passent. Les dépêches ne se succèdent guère que pour se contredire. Il y a trois jours, on nous annonçait que les Russes évacuaient la Mandchourie. Le mouvement était commencé; tout faisait prévoir la paix, et les esprits se rassuraient peu à peu.

Tout à coup, le ton des dépêches change. Les Russes n'ont rien évacué; ils se montrent plus actifs que jamais. Leurs troupes se livrent à des mouvements mystérieux qui inquiètent les populations, leurs navires qui sont très nombreux se massent dans le golfe de Pechili. A Port Arthur seulement, il y a plus de trente navires de guerre prêts à entrer en campagne. On sait que les Russes ont déjà mis le pied sur la presqu'île de Corée, dont ils convoitent la possession. Ils y ont même arraché à la Chine d'immenses concessions de terres boisées qu'ils veulent exploiter à leur profit. Ils y entretiennent déjà des milliers de travailleurs qui y coupent le bois sous la protection des troupes du Tsar.

Il amassent même sur ces terrains d'immenses quantités de charbon qu'ils ont fait venir de Port Arthur. La Chine, à qui toutes ces concessions ont été arrachées par la force, proteste naturellement et se soulève. Elle se sent appuyée non seulement par l'Angleterre, mais également par le Japon dont les conquêtes russes menacent la puissance. Tout l'empire du Mikado est indigné et crie aux armes. S'ils n'étaient arrêtés par les autres puissances, les Japonais auraient déjà commencé les hostilités.

Telle est la situation, à l'heure qu'il est, d'après les dépêches. C'est la peur seule des conséquences qui peuvent être terribles qui retarde une prise d'armes qui semble inévitable.

Malheur au monde, si la guerre éclatait, elle serait générale; elle mettrait toute l'Europe en feu et l'on ne voit pas comment les Etats-Unis eux-mêmes pourraient se tenir à l'écart de la lutte, car son commerce qui l'a bas fait toute sa force, serait en danger.

Le domestique de Beethoven.

Le valet de chambre du maître de la "Symphonie héroïque" qui l'a servi durant de longues années et qui fut son seul serviteur-vit encore et joint d'une excellente santé.

Il se nomme Léopold Kalltenbrunner et vient d'atteindre à ses quatre-vingt-quatrième années. Il a récemment déménagé de Gauxendorf, où il habitait, pour venir loger à Vienne.

Le cuirassé "Henri-IV".

Le cuirassé "Henri-IV" vient de procéder, à Cherbourg, à un essai officiel de 6,103 chevaux. La combustion par cheval a été de 67 kil. 950. La consommation par cheval de 0 kil. 745 pendant les six premières heures et de 0 kil. 782 pendant les vingt quatre heures. Les machines ont marché de façon satisfaisante. Cependant, quelques choses ont été constatées au centre et à tribord.

Pendant la deuxième moitié des expériences, le consommateur du combustible a été pénible. La vitesse a été de 15 nœuds. Le "Henri-IV" va rentrer dans l'arsenal et procédera en juin à un essai à la puissance de 8,000 chevaux.

CHINE.

D'après une lettre d'un évêque de Mongolie, dont le "Times" donne le résumé, les deux célèbres chefs bouxers Toung Fou Siang et le prince Toung vivraient tranquillement en exil, le premier dans le Kan-Sou, le second dans l'Alachan, à quatre étapes de Soutaoh. Ils ne sont entourés que d'un petit nombre de personnes, et "vivent dans l'inquiétude," craignant d'être assassinés.

Cette lettre a son importance, puisqu'elle dissipe la fable d'après laquelle Taung et Toung Fou Siang s'apprêteraient à se diriger sur Pékin à la tête de 50,000 hommes.

La peine de mort.

On disait que la peine de mort se montrait, en France, et que les jurés n'osaient plus la prononcer. Or, jetez, depuis quelques jours, les yeux sur la "Gazette des Tribunaux". Vous verrez que la Cour d'assises de l'Aisne vient de condamner à mort l'employé des contributions Loise-mant. Le même jour le jury de Rouen envoyait à l'échafaud le meurtrier de la petite Marie Quillevér. La veille, le jury de Lyon (déjà nommé) rendait un verdict capital et, dans la Haute Saône, un journalier était également condamné à mort pour assassinat. Et, pour rester dans la métropole, nous ne parlerons pas d'une condamnation à mort à Philippeville, d'une autre à Constantine, six têtes en une semaine. Ce mois de mai est mauvais pour les assassins.

AMUSEMENTS.

PARC ATHLETIQUE.

"La Mascotte". L'annonce de cette opérette suffit pour attirer la foule dans un théâtre. Il n'est pas de spectacle au monde plus attrayant, plus amusant.

Le libretto est un des plus inspirés, des plus réussis qu'il y ait jamais eu à la scène et la partition vient encore redoubler la valeur du poème.

Inutile, par conséquent, d'ajouter qu'il y avait chambre complète à la première, dimanche soir, au Parc Athlétique et que l'on a dû refuser du monde à la porte.

Il va sans dire que la troupe Olympia n'a rien épargné pour rester à la hauteur de la situation en ne pas désappointer le public.

On sait quels brillants souvenirs ont laissés parmi nous les troupes précédentes. Les artistes de

l'Olympia ont fait de véritables prodiges, dimanche soir. C'est Miss Lottie Kendall qui remplissait le rôle de Bettina (La Mascotte). Elle y a déployé sa veine ordinaire et s'est fait chaleureusement applaudir dans chacune des scènes. Weston lui donnait la riposte dans le rôle de Pippo.

Quant au rôle du prince Laurent, le plus étourdissant des monarques d'opéra comique, il était rempli par Engleton; c'est tout dire. Il n'y a que des compliments à envoyer aux auteurs et à l'orchestre. Voilà une semaine bien heureusement commencée.

La Mascotte n'aura que quatre représentations.

Jedi, première des "Chimes of Normandy", les Cloches de Cornéville.

WEST END.

C'est par milliers que les oisifs se sont rendus dimanche soir au West End, en quête de distractions, et ils n'ont eu à regretter ni leur déplacement, ni leur argent. On avait fait, depuis quelques jours, un grand éloge de la beauté de la voix, du talent de Miss Flo Adler et le public attendait avec impatience qu'elle donnât plus que son avant-pronon en son nom. C'est de plus une comédienne très habile.

Son engagement est peut-être le plus heureux qu'ait fait la direction depuis le commencement de la saison.

On ne peut que la féliciter d'avoir su retenir ces deux excellents artistes que l'on appelle Samson et Daila. Leurs tours d'adresse et de force étonnent toujours le public qui ne se contente pas d'applaudir, mais qui revient le lendemain plus enthousiaste que la veille.

Les exhibitions du virographe sont plus variées que jamais. On a bruyamment applaudi dimanche le "Fairy Patch Cabbage, ou poussez les Bébés". C'est une nouveauté qui fait les délices de la petite jeunesse.

L'orchestre militaire de M. Veazy fait toujours de nouvelles conquêtes parmi les spectateurs.

On a beaucoup applaudi hier la "Marche du West End", l'ouverture d'Orphée", d'Offenbach, un pot-pourri composé des plus célèbres mélodies de Verdi, et les fameuses "Cloches du Monastère".

AU PARC AUDUBON.

Les derniers jours de Pompéi.

Une très belle reconstitution de la ruine de Pompéi a été tentée avec succès, hier soir, au Parc Audubon, devant des milliers de spectateurs enthousiastes.

Les costumes sont très authentiques et très frais; les danses lentes antiques font un effet merveilleux; les attitudes des ballerines qui y figurent sont gracieuses, d'où les ballets qui se succèdent en se modifiant ont été vigoureusement applaudis.

Le défilé des soldats est splendide; le feu d'artifice porte au délire l'admiration de la foule. L'orchestre met une grande complaisance à remplir l'intervalle qui s'écoule entre l'entrée des spectateurs et la représentation qui, une fois commencée, se continue sans interruption, avec une variété qu'apprécie le public.

La foule a envahi l'espace qui lui avait été réservé bien avant l'heure indiquée; cette mesure est prudente si les spectateurs continuent à venir en aussi grand nombre.

Bonne soirée pour tous et succès assuré.

DEPECHE

Télégraphiques

TRANSMISES A L'ABELLE

Désastreux ouragan en Georgie.

Nombreuses victimes.

Pressé Associé.

Atlanta, Georgie, 1er juin.—Par téléphone de Gainesville, Georgie. Quelques instants après midi aujourd'hui, un ouragan effroyable s'est abattu sur Gainesville, tuant probablement une centaine de personnes, enlevant les toits des hôtels et d'autres grands édifices et détruisant la fabrique de cotonnades.

Le total des morts ne sera connu que lorsque tous les débris auront été enlevés.

La plus grande perte de vies a eu lieu dans la destruction de la fabrique de cotonnades, où environ quatre-vingts personnes ont été tuées et vingt blessées, croit-on.

Dix huit personnes ont été tuées dans la ville et le centre et la gare, où quatre grands magasins ont été détruits.

De nombreuses personnes s'étaient réfugiées dans ces magasins pour s'abriter contre l'ouragan, et elles ont probablement toutes péri.

Il y avait cinq cents personnes au travail quand le ouragan est arrivé sur la fabrique. C'était un bâtiment à trois étages.

Le toit du hangar de la compagnie des cars électriques a été emporté.

L'ouragan a frappé la ville par le sud. Il est arrivé avec un grondement effroyable et le jour s'est transformé en nuit.

Des gens s'enfuyant ont été atteints par le vent et lancés dans toutes les directions.

Quelques maisons ont été mises en pièces. D'autres ont été arrachées de leurs fondations et transportées intactes à plusieurs miles de distance.

Des toits volaient comme des feuilles dans l'air et nombreuses personnes, prises dans le tourbillon, ont été portées par-dessus les arbres et les maisons à de grandes distances.

Le téléphone Bell et le télégraphe Western Union ont perdu tous leurs fils, mais les employés du téléphone ont pu rétablir un fil quelque temps après, et le télégraphe a pu également fonctionner.

Les deux fils ont été aussitôt mis à la disposition des autorités de la ville pour mander des médecins. Tous les points avec lesquels on a pu communiquer ont été priés d'envoyer d'urgence des médecins.

On croit que le nombre des morts atteindra cent au bas mot.

Les blessés retrouvés sont soignés et les gens qui sont saisis occupent de soulager les victimes.

A deux heures de l'après-midi, par le fil du Western Union dans les bureaux du "Journal" d'Atlanta on a pu communiquer avec Duluth, près de Gainesville, et plus tard avec Gainesville.

Le télégraphiste de ce dernier point dit que les détails qui précèdent ne sont pas exagérés. Il

dit qu'on estime maintenant le nombre des tués et des blessés à deux cents dans la fabrique de cotonnades seule.

Expédition scientifique.

Pressé Associé.

Baltimore, 1er juin.—Une expédition organisée dans le but de faire une inspection scientifique des îles Bahamas sous les auspices de la société géographique dont le Dr Daniel C. Gilman, de l'Institution Carnegie, est président, s'est embarquée ici cet après-midi sur le William II, Van Name, un schooner affrété à cet effet et bien pourvu de tous les appareils scientifiques et des machines nécessaires.

Le vaisseau est commandé par le capitaine C. B. Fears, le Dr George B. Shattuck est directeur de l'expédition et chef du corps géologique.

Au nombre des voyageurs se trouvent C. A. Shore et E. M. Haynes, de l'Université de la Caroline du Nord, aides botanistes, et Barton A. Dean, préparateur des poissons du musée national des Etats-Unis.

Sir Gilbert T. Carter, le gouverneur anglais des Bahamas, accompagnera l'expédition dans une partie de ses explorations.

Parmi les accessoires emportés se trouvent un baril de 15 pieds à gazoline qui sera utilisé dans les petits bras de mer et les estuaires des îles et un bateau avec un fond en verre à travers lequel les objets qui se trouvent sous la surface de l'eau pourront être observés.

Grève de tisseraods.

Pressé Associé.

Philadelphie, 1er juin.—Une grève générale de tisseraods inaugurée dans cette ville aujourd'hui, comprend environ 95,000 ouvriers. Des six cents maisons engagées dans l'industrie textile, quarante-sept ont accédé aux demandes de l'union et leurs usines employaient environ 10,000 hommes sont en opération.

Les 63 fabriques de tapis en laine sont closes, ce qui affecte directement 30,000 tisseraods et 10,000 ouvriers des autres départements. Tous les tisseraods, par conséquent, sont en grève à l'exception de ceux des fabriques de Berkshire, au nord-est de la ville, qui ont concédé le travail de 55 heures par semaine et augmenté le salaire des hommes de 12 à 13 dollars par semaine.

Les tisseraods de tapis en laine demandent, outre les cinquante-cinq heures par semaine, une augmentation de dix pour cent dans leurs appointements.

La fabrique de John et James Hobson qui employait 2,000 ouvriers a été fermée indéfiniment aujourd'hui. Les employés ont été prévenus qu'ils pouvaient retourner au travail au taux actuel des gages, mais qu'autrement la fabrique resterait fermée.

Grève d'agents de police.

Pressé Associé.

Erie, Pennsylvanie, 1er juin.—La démission de tous les agents de police d'Erie, à l'exception de trois, a été acceptée aujourd'hui. Les agents ayant menacé de démissionner si le salaire n'était pas augmenté de \$15 par mois, le maire les a pris au mot.

A la frontière du Tonkin.

Pressé Associé.

Paris, France, 1er juin.—Une dépêche de Saigon, chef-lieu de l'Indo-Chine française, dit que le gouverneur général Beau est resté au Tonkin par le grave état de choses qui règne dans la province chinoise voisine, le Yunnan, où la rébellion se propage.

Feuilleton

L'Abelle de la N. O.

No. 6 Commencé le 27 mai 1903.

LES SIRENES

Par Jean Reibrach.

III

Suite.

Celle-ci, en effet, accompagnée d'Albert Lanthey, s'avança. Les deux femmes se tendirent les mains. Mme Lanthey répondit au salut de Marthe, et, derrière Mme Martel, se dirigea vers la maison.

allumait dans la salle à manger, venait jusqu'à leurs pieds par les fenêtres ouvertes. Ensuite, demeurés seuls, ils s'acheminèrent à leur tour vers la maison. Albert Lanthey, comme s'il eût voulu protester contre l'attitude de sa mère vis-à-vis de la jeune fille, témoignait à Marthe, au contraire, une sympathie.

Un rapprochement entre eux, d'ailleurs, était naturel. Il se faisait involontairement, naïvement, par une sorte de parité intellectuelle, par une concordance de goûts et de sentiments.

Le jeune homme, au même temps, se sentait sollicité par un sentiment quel que peu chevaleresque vers cette jeune fille à qui la vie s'était montrée cruelle, et qui acceptait les charges et les luttes avec tant de sérénité, bravoure et tant de grâce.

Mais, depuis la promenade dans la forêt sortant, un nouvel émoi l'agitait. Une comparaison s'était imposée à lui entre elle et Edmée. Il était de venu, par le contraste, plus sensible à certains côtés vulgaires de la jeune fille, à la simplicité de son esprit fané dans l'atmosphère apaisante de la capitale.

Les deux solides qualités qu'elle offrait, son entente du ménage et de la cuisine, lui avaient paru des avantages secondaires, teintés même d'une légère touche de ridicule.

Avec Mlle Verneuil, au contraire, il lui semblait qu'un peu

des élégances et des grâces parisiennes lui eût été rendu. Et c'était, sous cette impression, un éveil confus de songeries, un rappel des rêves anciens, et comme le frisson de sa jeunesse même, à présent close dans une vie de calme et de travail. A chaque rencontre nouvelle, il retrouvait, ainsi que des choses aimées, le joyeux visage de la jeune fille, la ligne harmonieuse de ses membres, la seniorité charmante de sa voix, son grave et doux sourire. Mais la vision de la forêt surtout était inoubliable.

Là, vraiment, Marthe s'était révélée à lui dans toute sa souplesse et sculpturale harmonie physique. Une vie radieuse et saine l'animaient, et la grâce contenue, un peu mélancolique, des soirs familiaux avait éclaté soudainement, dans le plein air, avec un resplendissement d'apothéose.

Et ce début d'amour était pour lui si exquis qu'il s'y laissait aller sans vouloir approfondir ses sentiments, sans autre désir, sans autre impatience que la joie de leurs rencontres de chaque semaine.

Ce soir-là, en cette minute d'isolement, la pensée d'Albert monta subitement à ses lèvres. — Je songe sans cesse, dit-il, à cette promenade en forêt. Il me semble que ce jour restera dans ma vie comme le jour le plus heureux que j'aie connu encore.

— En effet, répondit Marthe,

ces bois sont délicieux. Albert éprouva une petite angoisse, presque une inquiétude. Marthe répondait d'un air détaché, un peu froid. Il reprit pourtant.

Ces bois, je les connais depuis mon enfance. Jamais ils ne m'avaient causé une pareille impression. Et je ne puis me défendre d'imaginer...

Il lui semblait que ses paroles tombaient dans une atmosphère sans écho. Et il dut faire un effort pour achever.

— Que le charme inoubliable de cette impression venait uniquement de ce que je n'étais pas seul à l'éprouver, de ce que, pres de moi, un émoi pareil répondait au mien, de ce qu'une autre présence épanchait sur toutes choses un rayonnement inaccoutumé.

— C'est je pense, interrompit Marthe avec quelque hauteur, de Mlle Edmée que vous me parlez.

— Edmée! s'écria Albert.

Et tout à coup, comprenant: — Quoi! l'ouïs vous a dit que je devais épouser Edmée! Et vous l'avez cru! Oh! je vous jure que si je devais épouser Edmée, jamais je ne me serais laissé aller à vous dire de telles paroles, à vous témoigner des sentiments dont l'expression eût été pour vous une injure. Edmée! Le désir de ma mère est en effet que je l'épouse, et sans doute aussi est ce le désir également des

Véret. Mais jamais je n'y ai songé sérieusement, et maintenant surtout, jamais je n'épouserai Edmée.

Marthe se taisait, agitée de sentiments divers. Une joie se levait en elle, spontanée comme avait été son dépit, l'autre, au contraire, le souvenir de ce qu'elle avait révélé au projet. Et, anxieuse tout à coup, elle attendait maintenant ce qu'Albert allait lui dire encore.

— Edmée, mademoiselle, reprit Albert, n'est pour moi qu'une amie d'enfance. Puis, elle-tout les qualités et tout le charme qu'on est en droit d'espérer de celle qui sera la compagne de votre vie, j'ai rarement été incapable de l'aimer; car c'est une autre que j'aime, une autre d'un charme et d'une beauté incomparables, d'un esprit élevé, d'un courage admirable. Vous, Marthe.

Marthe se taisait, soudainement oppressée. Albert reprit: — Pardonnez-moi la brusquerie de ce dire. Il est sorti de mon cœur plus tôt que je n'avais pensé moi-même. Mais les occasions de nous voir sont rares et l'heure où je vous ai vue au sautier d'Edmée a soulevé en moi une révolte inimitable.

Marthe, enfin, put retrouver la parole: — Je vous en prie, dit-elle...

Ma surprise est si vive! Je ne serais pas en état peut-être de vous répondre comme je le dois.

Respectueux. Albert s'inclina, et elle entra dans la maison.

IV

Une joie immense envahissait le cœur d'Albert Lanthey. Le trouble de la jeune fille le remplissait d'espoir. Mais ses vagues, maintenant, étaient brûlées. Il ne pouvait plus s'attarder aux douceurs du rêve, il fallait entrer dans l'action. Marthe ne lui répondait elle pas, en effet, par une question? Et cette question, quel lui-même se posait avec anxiété, était celle-ci: Mme Lanthey consentait-elle?

Dès le lendemain, Albert se promit de déclarer ses intentions à sa mère. Mais cette déclaration qui, d'abord, dans l'enthousiasme de son amour, de son admiration pour la jeune fille, lui avait paru très simple, se montra à lui hérissée de difficultés et remplie de dangers.

Le déjeuner s'écoula sans qu'il eût osé parler. Dans la salle à manger claire, aux meubles immuables, on, près de la table à ouvrage, était le fauteuil où sa mère avait passé tant d'heures silencieuses, l'esprit de la famille, l'esprit tout entier de la province, pesait sur lui d'un poids lourd. Les cadres des murs, représentant des écoulements de fruits, une tête de cerf au-dessus d'une porte, et jusqu'aux dessins de la tapisserie, toutes choses qu'avaient connues ses

yeux d'enfant lui ramenaient de lointaines impressions, le rappele devant sa mère, l'impression de ces idées séculaires, raménées dans leur paix immobile et devenue, en quelque sorte, partie intégrante du patrimoine lui-même. Il comprenait la gravité de son projet; c'était le renversement de tous les calculs d'intérêt, du rêve même dont sa mère avait fait le but de sa vie, et l'atteinte aussi aux préjugés tenaces dont le collège, tout toutes les filles pauvres, dont Marthe elle-même était l'objet.

Ce n'était plus une discussion qui s'entamerait, mais une lutte qui allait commencer, une guerre âpre, terrible, qui, peut-être, bouleverserait leur vie pour de longs mois.

Peut-être même, Albert, n'eût-il pas encore parlé ce jour-là, si Mme Lanthey n'avait dit tout à coup, de son air doux et placide: — J'espère bien, Albert, que tu ne vas pas faire de folie avec cette jeune fille!

Et comme Albert, ainsi, ne répondait pas de suite, elle expliqua: — D'abord, nous la connaissons peu; enfin, à cause des Martel, ce cause du pays lui-même... Non, n'est-ce pas? Tu es trop raisonnable!

— Veux-tu me dire, demanda Albert, se contenant avec peine, de qui tu parles? Je t'avoue que